



Gérard CARTIER : *Les Amours de Loris*. Interventions de Joël Leick (Al Manar, 18 €).

Sur l'échiquier de la poésie française contemporaine, Gérard Cartier tient une place singulière. Longtemps ingénieur sur de grands projets d'infrastructures (comme le tunnel sous la Manche ou le tunnel international du Lyon-Turin), il tranche avec la horde des poètes qui cultivent le récit de vie assaisonné de léger romantisme, puis livré aux ressorts usés de la psychanalyse de salon ou entraîné dans les méandres du deuil avec thône à la traîne. Gérard Cartier est un poète précis qui entend mener une libre aventure poétique en prenant tous les risques. Ainsi, à rebours de ceux qui mêlent poésie et prose pour arriver au produit un peu suranné du poème en prose, Cartier n'hésite pas à explorer les possibilités du roman pour mieux revenir à une conception nouvelle du poème (dans *Le Méridien*, Paul Celan, irrité par les « poètes lyriques », lançait : « On finirait par leur souhaiter de coucher sur le papier un vrai roman »). Gérard Cartier est précisément l'auteur, en 2018, d'un surprenant roman, *L'Ocamera*, qui déroule sur 500 pages une prose découpée en longues strophes où il nous invite à jouer au célèbre jeu de l'oie (l'oca). La règle du jeu est qu'il faut éviter les cases qui nous mènent dans le noir des puits, des labyrinthes et des prisons, afin de gagner au plus vite la case finale, libératrice. Cartier nous entraîne dans les méandres de ce jeu où l'oie noire (nera), noire comme le fascisme, figure Marcel Déat, l'un des plus célèbres collaborateurs français, réfugié en Italie à la Libération. Car l'Histoire prête toujours son miroir aux œuvres d'un auteur qui se sent d'autant plus poète qu'il se confronte aux exigences de la prose et de ses spirales politiques.

La poésie de Gérard Cartier nous propose aujourd'hui un récit original. L'ouvrage, *Les Amours de Loris*, s'appuie, en ouverture, sur *L'Art d'aimer* du poète latin Ovide et, en conclusion, sur *Les Remèdes à l'amour* du même Ovide.

Cartier nous convie d'abord à prendre en considération tout ce qui peut aider à l'amour : les cadeaux, les lettres, les manœuvres savantes, les « ruses florentines », les flatteries, mais dans une optique très novatrice où l'homme et la femme se positionnent comme des égaux (cette véritable modernité d'Ovide fut à l'origine de sa disgrâce et de son exil). Gérard Cartier n'hésite donc pas à vanter les « fesses / à la Bardot » de celle qui s'invite aux joies de l'amour :

*étends-toi et qu'il reste debout dans les ombres  
 d'une lampe sourde mille et trois  
 les jeux de Vénus il y faudrait trois livres  
 refuse-toi parfois non pour t'épargner  
 le fer s'use la pierre amincit à l'usage  
 or sinon un peu d'eau tu n'encours  
 nul dommage mais afin d'aiguiser  
 intolérablement son désir... (19)*

Un juste équilibre est maintenu entre les partenaires auxquels il est surtout conseillé d'aimer vite : « Aimez-vous jeunes gens soyez la mémoire / de votre vieillesse » (21).

Il advient malheureusement que l'amour fait souffrir et qu'il faut alors lui trouver des « remèdes » dont Gérard Cartier tente l'énumération en fin de recueil : la solitude, les bonnes lectures (non point Sappho, mais les poètes « de mœurs sévères » comme Sponde ou Chassignet), voire aussi le vin s'il peut « étouffer l'amour sous l'excès » (113).

La belle relecture d'Ovide qui sert de corset au recueil incite Cartier à ménager à son texte de larges respirations dans des espacements amples. Cartier a aussi une façon originale d'user de la fraîcheur de la langue latine, comme Jude Stefan le fit en complicité avec Catulle. En tout cas, le cœur du livre bat surtout dans sa partie centrale intitulée « Les amours de Loris » et qu'est censé orchestrer un certain Ornel Colomb. Un étrange fluide poétique baigne cette longue suite de strophes qui vivent au rythme de quatre saisons qui renaissent quelque temps avant de s'effacer en des « jours sans poème ». Serait-ce là la durée d'un désir, d'une passion pour une femme à la fois présente et absente, dans une Rome fascinante ? Le prénom masculin d'Ornel créé par D'Annunzio à partir de la botanique pourrait-il nous conduire, insensiblement, vers quelque Ornella Muti ? Le mutisme ici nous oblige ! En tout cas, gratifié du nom de Colomb, l'hétéronyme du poète ne peut que se sentir l'âme d'un découvreur, d'un voyageur sans peur, en quête d'une belle dont « les cheveux torsadés » sont à même de l'arracher à sa « pauvre grammaire » (40). Car Colomb embrasse et embrase une vie prompte à orner celle qui le charme et le pousse à atteindre une langue libérée, souple, au besoin découpée — et tout cela se fond dans un récit jeté sur une partition vrillée pressée de s'arracher à la terre pour se livrer à des jeux de caresses à l'infini. L'amoureux de Rome ne cesse de faire des calculs : « 4 vertus mais 7 péchés » (29) ; « À nous ce long été de 7 saisons / qui nous a inventés plus que 100 » (92). Il cherche derrière toutes les lettres : « le nom de celle qui m'est l'A / et le Z & tout l'alphabet » (35). Dans ce défilé continu de chiffres magiques et de sonorités complices, un rythme nous enserme et nous aspire dans sa spirale comme la main de l'aimée qui recompose son chignon. Nous sommes propulsés au milieu de scènes qui s'ajoutent et s'ajustent l'une à l'autre comme autant de tableaux questionneurs. Cartier est un maître des assemblages savants dont la folie nous tient en haleine — et nous voici bientôt sous

*les charmes du printemps  
 dignes déjà de Charenton à quoi  
 chacun à sa folie ressemblons-nous ? (63)*

Peut-on « combler / son désir indécis / à satiété » ? Rien n'est moins sûr — et les poèmes qui chantent l'absence sont à l'égal des insupportables « textos de l'absence » (72). La forme est courte et désespérée, mais du moins nous sauve-t-elle de l'uniformité pour nous confronter à un rythme où le suspens et l'ellipse se jouent du sens, et où la scansion et les silences cassent la voix monocorde. Ornel Colomb nous ferait parfois penser au peintre Joseph Cornell dont les œuvres s'apparentent à des assemblages à partir d'objets disposés dans des boîtes de bois. Et dans la lecture que j'ai réalisée, d'un trait, du poème d'Ornel Colomb, j'ai eu plusieurs

fois l'impression de voir surgir les reliques d'un amour où la folie et la sagesse se percutent comme dans les boîtes de l'artiste américain.

Les strophes progressent à coups de dénégations (« je voudrais . ne me souvenir pas »), en appellent à « BERENICE » (79) pour la voir bientôt « de l'avid / Barbe-Bleue consolée » (80). Quant au poète, il se sent, tel Holopherne (84), « Impuissant / à étreindre son objet » (93).

Dans quelle « lorissière » le poète s'est-il donc fourré ? Loris finit par se réduire à un condensé « LRS » (54) pour peu que « l'alphabet clignote » et fasse allégeance à une « langue cornée » (56). Loris n'est bientôt plus que « OL\*\*\* » (108). Olé ! quand le nom lui-même d'Ovide nous précipite dans le vide.

Le recueil de Gérard Cartier est le roman d'une langue qui soutient son essor en même temps qu'elle traque les ressorts d'une chute qui a peut-être eu lieu dans l'énigmatique « chambre 116 » où les ombres se bousculent :

où es-tu  
où... tu titubes  
dans l'eau noire je suis là  
ô Loris te soutiens  
pauvre Christ aux aisselles  
... (l'ultime nuit) (96).

C'est comme si le poète inconsolé avait charge de guérir le lecteur, et c'est dans ce relais inattendu que le roman d'amour prend tout son sens. Les mots et les rythmes se conjuguent dans une secrète mélodie qui est le miroir condensé de nos histoires, de nos désirs, de nos échecs.

« Ovide professeur à l'occasion / en vilénies » (14) a mené la danse, mais Gérard Cartier nous a ouvert l'espace toujours recommencé d'un aimant pris dans la spirale de ses pièges. Loris — l'or et le risque.

Daniel LEUWERS